

TEXTE DE LA CAUSERIE DE Mr: Mahieddine BACHETTARZI
à l'occasion du Séminaire National sur la Musique
"Souvenirs sur les vieux Musiciens d'Alger."

Si je suis persuadé que les jeunes ne doivent penser qu'à leur avenir, je ne suis pas certain que les vieux doivent se contenter de leur passé.

Ils doivent faire profiter les jeunes de leurs expériences.

Même si ces jeunes y sont rébarbatifs.

Ils se rendront compte un jour que l'histoire est bien un éternel recommencement.

Ils ont les moyens que leurs devanciers n'avaient pas et forts de l'expérience de ceux-ci, ils éviteront leurs erreurs.

Il ne faut pas attendre de cette petite causerie des évocations historiques extraordinaires ou des révélations sensationnelles. Mais elle peut vous donner l'occasion de réfléchir sur un tas de problèmes pour lesquels vous êtes réunis.

Nombreux sont les frères qui savent que j'aime tout ce qui est musique algérienne et que j'ai chanté, comme vous le savez tous, durant un peu plus de 60 ans.

Mon plus grand souhait, en 1936, était d'écrire l'histoire des chanteurs et musiciens Algériens.

Malheureusement, le manque de documents et le peu de personnes connaissant ce milieu, étaient à l'origine de mon découragement et de l'abandon de mon projet.

De plus, en me donnant par la suite, entièrement au théâtre et surtout avec la disparition, l'un après de l'autre, de tous ceux qui pouvaient me documenter, mon projet devenait irréalisable.

Le peu de renseignements que j'ai pu me procurer et dont une partie vous sera contée, me fut fourni par les regrettés :

Mustapha Lquesste, Zoubir Ben Lamine, Ahmed Ben Djiar, Sid-Ahmed Meqnine, Mohamed Ben Chaouche, Abderrahmane Ettamma, Hafiz, Hamdi Sabondji, Abderrahmane Ben El-Haffaf et Mamed Bestandji.

Le tout dernier qui aurait pu m'aider, était Si Mohammed Lekehal, décédé il y a cinq ans environ.

Si Mohammed Lekehal était d'ailleurs, le dernier de la grande lignée des mélomanes ayant bien connu les maîtres de la musique classique à Alger, aux environs de 1900 à 1908.

.../...

Si je me suis intéressé à l'histoire des chanteurs et Musiciens algériens, c'est qu'il n'y avait et il n'y a encore rien.

Il aurait été bon aujourd'hui, de lire ce que furent les chanteurs et musiciens d'Alger, de Tlemcen et de Constantine.

Parler de leur art, de leur vie et de leur activité dans la musique classique ou populaire que nous chérissons tous.

Nos jeunes sont inondés par des revues et des livres et savent tous, l'âge de OUM Keltoum, le nom de l'opticien qui fournit les lunettes de Mohammed Abd-El-Wahab et le nom du Chirurgien qui a opéré l'appendicite de Abd-El-Halim Haffez. Mais ils ne savent pas si Mohammed Sfindja était artiste ou menuisier ou si Yamina Bent Hadj El-Mahdi, était chanteuse ou femme de ménage.

Nous sommes musulmans certes et arabes incontestablement.

Mais, pour moi, Algériens d'abord.

Il y a peut-être, de jeunes frères qui ne seront pas d'accord avec moi et peuvent me traiter de chauvin. Mais dans mon fond intérieur, je ne peux me sentir une fierté que dans la réussite des artistes algériens.

C'est peut-être égoïste, mais on ne peut aller contre un sentiment qui vient du fond du coeur.

Aussi, en vous parlant de quelques figures d'artistes, poètes, chanteurs ou musiciens, vous regretterez avec moi, qu'ils ne nous aient laissé aucune trace pour écrire leur histoire.

Le regretté saâdeddine Ben Chenob, me disait, il y a quelques années " Combien la conservation, l'histoire et l'évolution de la musique classique en Algérie serait moins énigmatique, si un Benfarachou ou un Cheikh Benemouche avait rédigé ne serait-ce que quelques pages sur son art et la tradition dont il a hérité. Quel intérêt inappréciable présenteraient les mémoires même forts courts et mal écrits d'un céramiste algérien ou d'un enlumineur ".

Or, par ignorance de leur histoire vraie, par manque de diffusion de leur musique et par une propagande savamment orchestrée, les jeunes de chez nous, qu'entendent-ils aujourd'hui et que voient défiler devant leurs yeux ? Même pas le 10 % de leur musique.

Le reste est réservé à la musique que vous savez tous.

Il est regrettable de constater que, au temps de la nuit coloniale, les Algériens avaient pu résister à l'invasion de la musique étrangère, afin de conserver leur personnalité et qu'aujourd'hui, dans une Algérie indépendante, ils éprouvent des difficultés à la préserver contre l'aveuglement et le parti pris d'une poignée d'hommes qu'il faut avoir le courage de dénoncer un jour.

.../...

En vous citant quelques souvenirs dont je fus témoin ou qui me furent contés, vous constaterez, en effet, que, tout au long de son histoire lyrique, l'Algérie a fait tout ce qui était en son pouvoir pour conserver son patrimoine musical national.

Pourtant il n'y avait, à l'époque, ni concerts publics, ni conservatoire, ni théâtre, ni cinéma et bien entendu, ni Radio, ni télévision.

Ce n'est que par amour pour leur musique qu'ils ont pu la défendre et la conserver contre vents et marées.

Afin que leur musique ne se perde pas dans la nuit des temps, ils étaient constamment à la recherche des moyens pour l'immortaliser.

D'après quelqu'uns de ceux dont je vous ai cité les noms et que j'ai classés chronologiquement dans la mesure du possible, il s'est produit un fait dans l'histoire de cette musique classique algérienne qui peut intéresser votre séminaire.

Il y a eu, paraît-il, un genre de cri d'alarme au 17^e siècle

Les grands mélomanes de la musique classique, constatèrent que celle-ci perdait de plus en plus les chanteurs musulmans connaissant le répertoire et que la plus grande partie de celui-ci, se trouvait entre les mains des chanteurs israélites à Alger.

Devant cette menace qui planait sur la musique classique qu'il connaissait très bien, le Mufti hanefite de l'époque a convié tous les moudjoudines (lecteurs du coran) à une réunion.

Ils étaient une centaine, possédant de puissantes et jolies voix, ils venaient de toutes les mosquées hanefites d'Alger.

A l'époque, les Moudjoudines connaissaient en Général tous les modes de notre musique et n'avaient pas besoin d'un instrument pour distinguer un *raq* d'un *Zidane*, un *Moual* d'un *Djarka*, ou un *sika* d'un *remel maia*.

Ils avaient tous une culture musicale.

Dans le but de trouver un moyen qui consoliderait la musique classique, et pour lui assurer une grande diffusion, le Mufti leur a suggéré d'adapter le plus souvent possible les airs des noubas aux paroles des cantiques qu'ils psalmodiaient dans les mosquées.

Prenant l'exemple d'un cantique qu'on psalmodiait lors de la prière des " *Tarouih* " durant les veillées du Ramadhan, le Mufti leur a chanté " Soubhan Allahi Wa Bi Hamdihi". Soubhan Allahi Iadhim sur l'air de "Khademli saâdi".

Le Ramadhan suivant, cette initiative appréciée par tous les fidèles et les mélomanes, était donnée en exemple aux autres mosquées et chacun des moudjoudines et des non-moudjoudines, s'ingéniait à adapter un air et ainsi, tous les airs adaptables furent chantés sur les paroles de "Soubhan Allahi wa-bi hamdihi" à Alger.

Devant le succès de cette initiative qui était étendue aux mosquées hanefites de Blida, Médén et Miliana, ces innovateurs ne se sont pas arrêtés à mi-chemin.

C'était le siècle des muftis, Sidi Ammar, Sidi Ben Ali, Ben Echahed... Et il fallait trouver le moyen d'adapter d'autres airs de noubas aux cantiques, autres que Soubhan Allahi wa-Bihamdihi.

.../...

Le choix s'est alors porté sur les Mouloudiates.

Comme ils avaient déjà adapté les quessidates de Imam Ali, Cheikh El-Bossairi, Abd El-Hay El-Halabi, Ibnou Morsia, Omm Hani, El-Bikri, Mohammed Salah, Ibnou L'Khatib, Sidi Boumedienne Sidi Abderrahmane Attalibi et Chemss Eddine Ibnou Djabir, dont la quessida " Bi Moulli Fatimatine lil qrouli Moutabarrah " fut une des premières, chantée à la mosquée Sidi Abderrahmane à l'occasion de Mawlid Ennabaoui, les Moudjouidines ne savaient plus quelle quessida adapter.

C'est alors que les muftis d'Alger se sont mis à écrire des mouloudiates à leur tour. Et c'est ainsi que les Moudjouidines que nous appelions par la suite " Quessidine " étaient en possession d'un répertoire de mouloudiates, composées entièrement par des poètes algériens, presque tous musicologues et même musiciens.

Voici quelques-uns de leurs noms : Cheikh Sidi Ammar, Cheikh Sidi Ben Ali, Cheikh Menguellati, Mohammed Ben Echhed, tous quatre, Muftis d'Alger, cheikh El-Mazouni, Cheikh El-Aroussi, Cheikh Ben Merzoug, Mohammed Kaid Ali, Cheikh Abdelhalim Ben Smaia, etc...

Cette tradition dont le berceau était Alger, s'est étendue à Blida, tout d'abord, ensuite jusqu'à Constantine.

Encore jeunes aux environs de 1914-1924, j'ai eu souvent le plaisir d'assister à la venue à Sidi Abderrahmane et à Sidi Mohammed, des quessidines de Constantine aux fêtes de Mawlid Ennabaoui.

Ils ont été accompagnés par le Cheikh Abdelhamid Ibn Badis lui même en 1921 et en 1924.

Il est regrettable que cette tradition, enracinée en Algérie depuis près de trois siècles et qui s'est maintenue même durant la nuit coloniale, se soit perdue depuis une vingtaine d'années.

Est-ce le manque d'adaptes ou la pénurie de jolies voix ?

Aussi, si j'ai un souhait à formuler, c'est de voir le Ministère de l'enseignement originel, se pencher sur les causes de cette perte et renouer, s'il est encore temps, avec un passé culturel dont les Algériens étaient si fiers.

J'avais 12 ans à la mort du grand maître Mohammed Sfindja le 30 juin 1908.

J'ai eu le plaisir de l'écouter pour la première fois, lors d'une soirée familiale, donnée, djenane Ben Serrane à Texerine.

C'était un groupe de 5 musiciens assis sur des petits tabourets autour d'un beau tapis.

Meïllen Mouzino, jouant alternativement le Rebab et le Kamandja était au milieu du groupe.

A sa droite, jouant la Kouitra, Si Mohammed Sfindja et le terrar, j'ai appris par la suite que c'était Cheikh Echerif.

A la gauche de Meïllen Mouzino, se trouvaient Meïllen Laho Seror, jouant une deuxième Kouitra et le Mandoliniste Chaloun.

.../...

J'ai eu également l'occasion de réentendre Mohamed Sfindja deux autres fois. Mais c'était avec les Quessadine à Sidi Ourli Dada.

Mohamed Sfindja et son disciple, Saïdi, se joignaient souvent aux quessadines dans les manifestations religieuses, pour leur apporter le concours de leurs voix.

Ce que vous allez apprendre brièvement sur la vie modeste de Si Mohammed Sfindja, sur son art et son activité, me fut raconté par Sidi - Mohammed Boukandoura, Mufti Benifite d'Alger et Bache Quessad.

Egalement par Meïllem Mouzino et Meïllem Laho Seror.

Saïdi et Yafil m'ont aussi raconté quelques anecdotes.

Boukandoura, Mouzino et Y-fil, décédèrent tous trois en 1928.

Saïdi est décédé le 5 Août 1931 et Laho Seror est décédé le 1er Février 1940. Ces maîtres qui m'ont enseigné le peu que je sais de la musique classique, étaient tous des amis de Mohamed Sfindja.

A son époque, Si Mohammed Sfindja, était l'enfant gâté de tous les citadins à Alger, Blida, Médéa, Miliana et Cherchell.

Mais Alger de la fin du 19^e Siècle, n'était pas Alger de 1973, et malgré sa grande popularité, Sfindja ne se faisait entendre qu'aux maximum 10 fois par an, en été, dans des fêtes familiales.

Avec un cachet de 100,150 ou 200 frs par soirée, lorsqu'il se fait entendre avec son groupe dans une riche famille.

Même si à l'époque, 200 frs étaient à peu-près l'équivalent de 500 dinars de nos jours et qu'un ouvrier avait 2 frs pour une journée de dix heures de travail, Si Mohammed Sfindja, ne pouvait pas vivre convenablement avec ce qu'il gagnait comme chanteur.

Aussi, avait-il un magasin de chaussures.

De plus, il se produisait le soir dans les cafés.

C'était à Qahouet Bouchaâchoué Qahouet Laâraieche, Qahouet El-Boza et Qahouet Malakoff qui était le plus fréquenté.

La clientèle de ces quatre cafés n'était pas la même.

Celle qui fréquentait Qahouet Bouchaâchoué et Qahouet Laâraieche était composée exclusivement de vieux mélomanes. Se trouvant en plein Kasbah, ces deux cafés ne les obligent pas à s'éloigner trop du lieu de leurs habitations.

Par contre, la clientèle de Qahouet Malakoff et Qahouet El-Boza, était composée de jeunes mélomanes et d'israélites.

Car, si ces derniers, par ignorance de notre langue littéraire ont contribué à cette dégradation de la poésie arabe andalouse, ils ont, par contre, beaucoup aidé à la sauvegarde de notre musique.

Avant de vous parler d'autres chanteurs et musiciens, laissez moi vous raconter l'histoire d'une collaboration qu'on peut qualifier d'historique. Surtout dans un séminaire comme le votre.

.../...

L'histoire de la collaboration de Si Mohamed Sfindja, avec Yafil et Jules Rouanet, aux environs de 1896-1904.

On a persuadé Sfindja que, pour sauver les trésors de cette musique, il fallait la transcrire.

Edmond Yafil, était le fils de Makhlouf Yafil, connu à Alger, sous le sobriquet de Makhlouf Loubia. Il avait fait sa fortune en vendant une tasse de loubia et une Khebiza pour deux sous. (10 centimes).

Son restaurant ou plutôt sa gargotte, se trouvait à l'angle du passage Malakoff par l'entrée de la rue Jenina.

Donc, tout près du café où Sfindja chantait le soir.

Si Makhlouf Loubia était illettré, ne parlait qu'en arabe, comme tous les israélites Algériens de son époque, son fils Edmond a fait ses études au lycée d'Alger.

Il était bachelier, diplômé de langue arabe et musicien.

Comme tous les israélites de cette époque à Alger, Edmond Yafil aimait la musique classique et chaque fois qu'il pouvait être autorisé par son père, il allait écouter Sfindja.

Aussi, le grand maître était heureux de le recevoir pour lui chanter tout ce qu'il désirait entendre comme noubate.

Car, comme tous ceux qui voient loin, Edmond Yafil mettait dans le plateau, l'équivalent de tout ce que Sfindja collectait durant une bonne soirée;

Ce manège a duré plusieurs années.

Puis, un jour, aux environs de 1897-98, une maison d'éditions fait appel à plusieurs musicologues de réputation mondiale, pour collaborer à une grande encyclopédie de musique.

Jules Rouanet était chargé de la musique arabe.

Aidé par une bourse, il est allé se documenter à Rabat, Tunis, Damas et au Caire, durant près d'une année.

Mais à Alger à qui s'adresser, sinon à Sfindja -

Il y avait à cette époque, Mouzino, Laho Seror et Saïdi-

Mais ils étaient tous trois élèves de Mohamed Sfindja.

Sfindja ne parlait pas français. Jules Rouanet ne parlait pas l'arabe. Mais Edmond Yafil parlait les deux -

Jules Rouanet était paralytique des jambes et Yafil était boiteux, c'était Sfindja qui allait avec sa Kouitra, une fois chez Jules Rouanet au Telenly et une fois chez Yafil à Bologhine (c'est St Eugène).

En trois, de 1899 à 1902 ils ont eu l'occasion de transcrire, exactement : 76 airs : Touchiate, Noubate, Meqlabate, etc,...

Jules Rouanet qui s'est introduit dans le milieu des musiciens arabes par la suite et qui a eu tous les renseignements et les documents a terminé ses travaux pour l'encyclopédie en 1903.

.../...

Après la mort de Sfindja en 1908, sans rompre ses relations avec Jules Rouanet, Yafil a continué seul, le travail de transcription musicale. Il s'était assuré le concours de Laho Seror et Saïdi.

Car, s'il n'a édité que 112 airs Andalous mis en vente sur le marché mondial, Edmond Yafil a transcrit près de 500, qu'il a déposés à la S.A.C.E.M. comme arrangeur.

Mais ce n'est qu'en 1926, donc 18 ans après, qu'Alger a appris les dessous de cette exploitation de notre musique classique.

C'était à l'occasion de l'inauguration de la mosquée de Paris.

Parallèlement à cette inauguration, il y avait eu à Paris, plusieurs manifestations artistiques, des concerts, des représentations théâtrales arabes etc et le nom de Yafil comme mécène, sauveur de la musique Algérienne, etc, était de partout dans la presse parisienne.

Ne voyant pas son nom associé à celui de Yafil, Jules Rouanet était piqué au vif et a immédiatement engagé une polémique.

Rédacteur au journal "La Dépêche Algérienne", il avait la parole belle et a tout dévoilé dans ses articles.

Il serait long de vous donner lecture de tous ses articles, mais en ne vous lisant que quelques passages des attaques et contre-attaques, vous aurez une idée exacte de leur violence.

Dans un des premiers articles, Jules Rouanet écrit : Je n'ai pas voulu crier sur les toits que j'avais créé des airs andalous du 9^e siècle ou d'autres époques plus lointaines....

Edmond Yafil réplique et écrit entre autre : Je tiens donc à proclamer ici, ce que d'ailleurs, je suis prêt à prouver à quiconque voudra bien m'en demander la justification, que Jules Rouanet, avant la date du 11 novembre 1898, ignorait tout de la musique arabe.

Et Jules Rouanet de lui répondre, enfin : Monsieur Edmond Nathan Yafil ne fait grief d'avoir ignoré la musique arabe avant 1898, je ne rougis pas de l'avouer. Je n'ai pas eu, comme lui, le monopole de pleurer en Remel ou en Zidane, le jour même de sa naissance et de porter dans mon cerveau, toute la musique de Grenade, pour la nommer plus tard.

Mais tout ceci ne m'empêche pas de dire que c'est grâce à Yafil qu'une place était donnée à notre musique à son époque.

Il a cherché à l'exploiter c'est certain, mais il a aimé cette musique par dessus tout. Il considérait ces noubas comme de grands chefs d'oeuvre. Il fallait écouter les conférences qu'il faisait sur la musique classique, son audiance dans le peuple et son prestigieux passé. Non seulement à Alger, mais à Paris, durant de longues années.

Comme tout le monde le sait, j'étais un de ses élèves durant près de dix années et c'était grâce à ses initiatives, son activité et grâce à ses moyens personnels que Yafil a pu faire tout ce qui a été fait à Paris, de mes débuts en 1922 jusqu'à l'inauguration de la mosquée par le Sultan Moulay Youcef en 1926.

.../...

A l'époque on reprochait à Yafil le but lucratif de toutes ses activités autour de notre musique. Mais est-ce qu'il y avait un richard de chez nous qui aurait eu son audace, son courage et son amour pour une musique dont il a recueilli les paroles de la presque totalité des noubas et éditer le Diwan qui, malgré toutes ses imperfections, continue à nous rendre service. De plus, il a su imposer aux éditeurs de disques, durant une trentaine d'années l'enregistrement du seul répertoire classique.

Il suffit de donner un coup d'oeil sur un catalogue de 1900 à 1920 pour s'en rendre compte.

Faire de longs voyages en Europe pour trouver les éditeurs de cette musique qu'il a transcrite à ses frais, ne sachant si cette musique inconnue, se vendrait ou non.

Infirmes, il a accepté, à la fin de sa carrière, d'occuper la chaire de musique arabe au Conservatoire, lors de sa création par les conseillers Musulmans de la liste de l'Emir Khaled en 1922.

En vous parlant de Sfindja, de Mouzino, Iahou Seror et Yafil, je ne vous ai pas parlé de leur devancier et de leurs maîtres je vais essayer de vous donner quelques noms des environs 1880 à 1930.

Il y avait, tout d'abord, Cheikh Menemneche.

On dit qu'il avait une voix douce et agréable à entendre mais elle n'avait pas la puissance et l'étendue de la voix de Sfindja.

Mais Cheikh Menemneche qui était un virtuose de la Kouitra fut aussi détenteur de tout le répertoire de la musique classique à Alger.

Son accompagnateur au Rebab était Meïllen Ben Farachou.

De confession israélite, Ben Farachou était, avec Cheikh Menemneche, celui qui connaissait le plus d'airs Andalous.

Décédé en 1904 à l'âge de 71 ans, Ben Farachou a appris à Sfindja, plusieurs noubas que Menemneche n'a pu lui apprendre.

Il a également eu l'occasion de rectifier plusieurs airs mal appris par Sfindja, Mouzino et Yafil.

A part ces noms que je viens de citer, il y a eu Saïdi.

Il connaissait tout le répertoire classique, il jouait parfaitement la Kouitra et avait un grand talent, mais il n'a pu plonger aussi haut que Mouzino et Iahou Seror après la disparition de Sfindja.

Il y avait aussi des groupes de femmes chanteuses qu'on appelait " Mssenâte " " S'bayate " ou " Medjahate " qui ne se produisaient que dans les fêtes familiales.

Kheira Djabouni et Kheira Tchoutchona qui jouaient la Kouitra, étaient, avec leur groupe, les chanteuses les plus appréciées dans leur répertoire d'aroubi, Haouizi, Zensani, Medh et même classique.

.../...

Par contre, la Cheikha Halima Fouad El-Begri, (accusée d'une grosse tâche qu'elle avait au bas du menton grucke) et qui jouait du Deff, ne chantait que la chanson religieuse.

Ce n'est qu'après une vingtaine d'années, après la disparition de ces chanteuses, l'une remplacée par Hanifa Ben Anara, l'autre par Aicha El-Khalidia, qui faisaient déjà partie de leurs groupes, qu'il y a eu l'apparition de Yamina Bent Hadj El-Mahdi.

Celle-ci a commencé à jouer le Guonibri à l'âge de 13 ans, a eu la chance de trouver un mécène en la personne de Cheikh Brihmat. Directeur de la dernière Medersa d'avant l'occupation coloniale qui se trouvait en plein Casbah Cheikh Brihmat, grand savant de l'époque, mélomane passionné de la musique classique, a appris à Yamina Bent Hadj El-Mahdi, tout d'abord à lire et écrire l'arabe, ensuite la Kouitra et la Kamandja. Après la disparition de son bienfaiteur, Yamina Bent Hadj El-Mahdi a encore appris à jouer le Piano, le Kanoun et la flûte.

Elle a régné durant plus de 30 ans sur la chanson.

Yamina Bent Hadj El-Mahdi était à l'époque la seule et unique artiste algérienne dont le nom était connu, non seulement dans le pays, mais également en Tunisie et au Maroc.

Comme vous le remarquerez, sa renommée s'est propagée sans le concours de la Radio ou de la Télévision. C'est, au contraire, cette renommée qui lui a fait enregistrer près de 500 disques de 1905 à 1928. Si parmi les jeunes, nombreux sont ceux qui ignorent ce que fut cette vedette, comme on dit de nos jours, il y a encore pas mal d'Algérois qui ont eu le plaisir de l'écouter.

Décédée le 1er Juillet 1938, tout Alger a assisté à ses obsèques au cimetière d'El-Kettar.

Ces troupes de chanteuses dont je viens de vous parler, se composaient de 7 ou 8 et ne se produisaient que devant les fermes.

La coutume voulait que durant les trois ou sept jours que duraient les noces, ces chanteuses étaient, non seulement hébergées, comme d'ailleurs toutes les invitées, mais habillées également.

Dès la fixation de la date du mariage, la maîtresse de maison, se mettait d'accord avec la neefalme de la troupe, sur le tissu, la teinte et la confection de ce qu'on appelait à l'époque " Troub " et le premier soir de la noce, la troupe se présente aux invitées habillée de la tête aux pieds, aux frais des parents du mari.

Cette ancienne coutume Algéroise, quoique ruineuse, ne s'est perdue qu'aux environs de 1912-1914.

Surtout qu'il y avait encore les familles riches qui faisaient appel à deux troupes à la fois pour leurs noces.

Mais c'était féérique et joli à voir.

Enfant, j'ai eu le bonheur d'assister à une noce à la Casbah, dont le souvenir ne peut s'effacer de ma mémoire.

.../...

Il y avait le groupe de Yamina Bent Hadj El-Mahdi, encore jeune et le groupe de Hanifa Bent Amara, réunis.

Assises sur des petits matelas, couvert d'un tissu argenté, les chanteuses des deux troupes étaient habillées Caftans roses, longs et amples. Yamina Bent Hadj El-Mahdi portait un caftan bleu clair, brodé argent, couvert d'un autre caftan blanc en tulle léger et Hanifa Bent Amara en Caftan gris brodé argent, avec un deuxième en tulle.

Elles jouaient toutes les deux des Kemandja

Deux autres sebryattes jouaient la Kouitra, le reste avait une seule Derbouka, mais neuf Tars.

Elles étaient alignées tout le long du large patio.

C'était une mise en scène que tous les Algérois connaissaient à l'époque.

Derrière ces musiciennes-chanteuses, se tenaient assises sur des chaises, réservées exclusivement aux jeunes femmes, qu'on appelait les "haddarate" habillées toutes de Karakos en velour brodé or.

Les bijoux dont ces jeunes femmes étaient couvertes et qui coûteraient des millions aujourd'hui, étaient pour la plupart, prêtés par des amies ou loués chez les bijoutiers.

Dans cette mise en scène, les belles-mères et les femmes âgées avaient leurs places réservées derrière les "haddarate".

Face à ce spectacle et sous les arcs du Patio, se tenaient les spectatrices admises à assister au "Hadhire".

L'"Hadhire" est la séance de danse de femmes qui se déroulait à chaque nocce, aux environs de 18 h. à 20 h.

Toujours en présence de la mariée et ses demoiselles d'honneur.

Les spectatrices qu'on désignait sous le nom de "Ferradjate" étaient composées en principe, des femmes du quartier.

Plus la renommée de la chanteuse était grande, plus elle attirait de "Ferradjate". Il pouvait y avoir parmi ces auditrices également, les femmes invitées qui, ne pouvant pour une raison quelconque assister officiellement, se glissaient dans cette foule, toute voilée et complètement couvertes de "Foutas" ou de "Haiek".

Ce sont ces spectatrices, invitées ou non, qui étaient les critiques de la mode. C'était véritablement un journal parlé.

Ces femmes qui n'avaient aucune distraction, passaient de longues semaines à parler des Karakos, des Frénglas, des Djabadolis et des bijoux portés par Madame Untel ou Madame Untel.

Jusqu'aux environs de 1920 encore, les Tlemceniennes, les Annabiatos, les Constantinoises et les Algéroises, ne s'habillaient qu'en costume national et rares, très rares étaient celles s'habillant à l'européenne.

.../...

Pour terminer, laissez-moi vous dire qu'en plus de ces deux genres de musique qui sont le chant féminin et le classique, il y avait à Alger, le genre Medh et la Zorna.

El-Meddahine que la génération actuelle désigne sous le nom ; de Eshab Ech-Chaïbi, avaient comme de nos jours, beaucoup plus d'adeptes que les chanteurs du classique. Car la musique savante, chez nous comme ailleurs, n'est pas à la portée de tous. Par contre, le medh avec sa poésie populaire était accessible au grand public et avait de grands maîtres comme chanteurs.

Ils étaient non seulement de bons chanteurs, mais également les auteurs de la presque totalité des qassidates qu'ils interprétaient. Mais il serait long de vous parler de tous ceux dont les noms rayonnaient.

Le plus connu de ceux-ci et de loin le plus célèbre dans l'Algérois, est certainement le Cheikh Mohammed Ben Ismaïl.

Né en 1820 à Alger où il mourut vers 1870.

Ayant peu de goût pour l'étude du Coran et malgré les réprimandes de son père, il quitte l'école et entre en relation avec les poètes de l'époque, il parcourt alors en véritable trouvère, tout le pays compris entre le djurdjura, Médéa, Miliana et Cherchell.

Auteur prodigieux, nous connaissons de lui, une centaine de qassidates et le plus célèbre est certainement celle qu'il a consacré à la "Guerre de Crimée" en 1856.

Après lui, il y a eu ses fils Ali et Kouider qui ont continué l'œuvre de Cheikh Mohammed et perpétué le nom de Ben Ismaïl.

Contrairement à son père, Kouider Ben Ismaïl était Salab.

Il a étudié le Coran dans sa jeunesse et s'est fait un nom dans le Medh à Alger, en se faisant, le premier, accompagné par un orchestre composé de musiciens à cordes, alors que les Meddahs ne s'accompagnaient à l'époque que du Deff et du Bendir.

Auteur, lui aussi de plusieurs qassidates, connues, Kouider était comme son frère Ali, Scaphandrier dans le port d'ALGER.

Ce n'est qu'aux environs de 1912-1914 qu'il a abandonné le scaphandre pour se consacrer entièrement au medh.

Il est décédé à Alger, le 22-12-1922 à l'âge de 82 ans.

Sa femme est morte en 1942 à l'âge de 101 ans.

Il y avait d'autres noms, non moins célèbres dans ce genre de Medh, avec tout ce qu'ils ont écrit et composé, mais il serait long de vous en faire le détail.

Aussi, vais-je me contenter de vous en citer quelques uns.

Cheikh Augustin Driouche, Cheikh Mohammed Egsofssafi, Cheikh Ben-Sellan, Cheikh Ahmed Mekrissi, Cheikh Hadj EL-Habib, Cheikh Derrar, Cheikh Mahroug Zaouche, Cheikh Hamod Bannoubia, etc...

.../...

Parmi les derniers de cette grande lignée, il faut placer le Cheikh Essaidji, connu sous le sobriquet de Cheikh Mustapha Mador, dont le grand disciple est Hadj M'hamed El-Anka.

Suivant la ligne tracée par Cheikh MOHAMMED Ben Saïd qui, le premier est allé à la recherche des poètes en dehors de sa ville natale Mustapha Mador, après Hadj El-Habib, était de ceux qui ont beaucoup fait pour la musique algérienne.

Dans le genre Zouk, Alger était aussi riche en musiciens de valeur. Il y avait plusieurs groupes, mais les plus connus étaient :

Les groupes de Hadj Ouali, El-Baghdadi, Fouchaâcheuê, Sadani dont le port dans une exposition en Amérique en 1909 a endeuillé tout Alger et s'est son fils qui a pris, par la suite, la direction de son Groupe.

Egale ent les groupes de Ain-El-Kahla, El-Hocine, Titiche père de notre célèbre Boualem Titiche qui reste le seul Gardien de cette grande tradition musicale.

Comme je vous l'ai dit au début, avec une bonne documentation sur les vieux musiciens de Elencen et de Constantine, on pourrait bien facilement écrire pour nos enfants, l'histoire des Musiciens Algériens.

Merci de m'avoir prêté attention.